

KINSHASA

LE GRAND ATELIER

Sous la houlette d'André Magnin, la Fondation Cartier retrace près d'un siècle d'effervescence créatrice au Congo. De la peinture à la photographie en passant par la musique, la fièvre de Kinshasa va embraser Paris !

Bérénice Geoffroy-Schneiter

« Il fallait voir Kinshasa à cette époque. Les rues entières étaient allumées toute la nuit, des musiciens dans tous les bars, tout le monde assis sur des caisses de Skol ou de Primus. Une période de pleine agitation musicale, artistique... ». C'est en ces termes teintés de nostalgie que le peintre congolais Chéri Samba, la coqueluche des collectionneurs occidentaux, décrit l'ambiance électrique et avant-gardiste de Kinshasa, la capitale connue pour l'extravagance de ses fêtes et le génie de ses musiciens. Il suffit de se plonger dans les photos de Jean Depara, le chroniqueur de ces folles nuits kinoises, pour comprendre ce qu'était, dans les années 1970, cette parenthèse euphorique où la jeunesse se trémoussait sur des airs de rumba, de soul et de jazz, et s'exhibait fièrement dans des tenues à l'occidentale. Mais Kinshasa la frénétique, et plus largement la République démocratique du Congo (l'ex Zaïre), furent le théâtre d'une révolution esthétique sans précédent qui vit éclore, dès les années vingt, des peintres dont l'audace chromatique et l'invention formelle laissent pantois. Racontée par André Magnin dans le catalogue *Histoires de voir* (publié par la Fondation Cartier en 2012), l'histoire de l'artiste Albert Lubaki a des allures de conte initiatique. « En 1926, Georges

Thiry, un jeune administrateur belge passionné d'art moderne, découvre avec émerveillement au cours d'une mission au Congo, des cases peintes à Bukama, au Katanga. Il s'agit de peintures à base de pigments naturels représentant des motifs géométriques, des sujets traditionnels animaliers ou issus de la vie quotidienne mais aussi des sujets nouveaux inspirés de la présence coloniale, tels que des voitures, des trains etc. Il rencontre Albert Lubaki, l'auteur de ces fresques. C'est le premier artiste auquel il suggère de transcrire sur le papier ce qu'il a l'habitude de peindre sur les parois des cases. » On connaît la suite... Comme une traînée de poudre fluorescente, vont naître des kyrielles d'aquarelles et de dessins immortalisant,





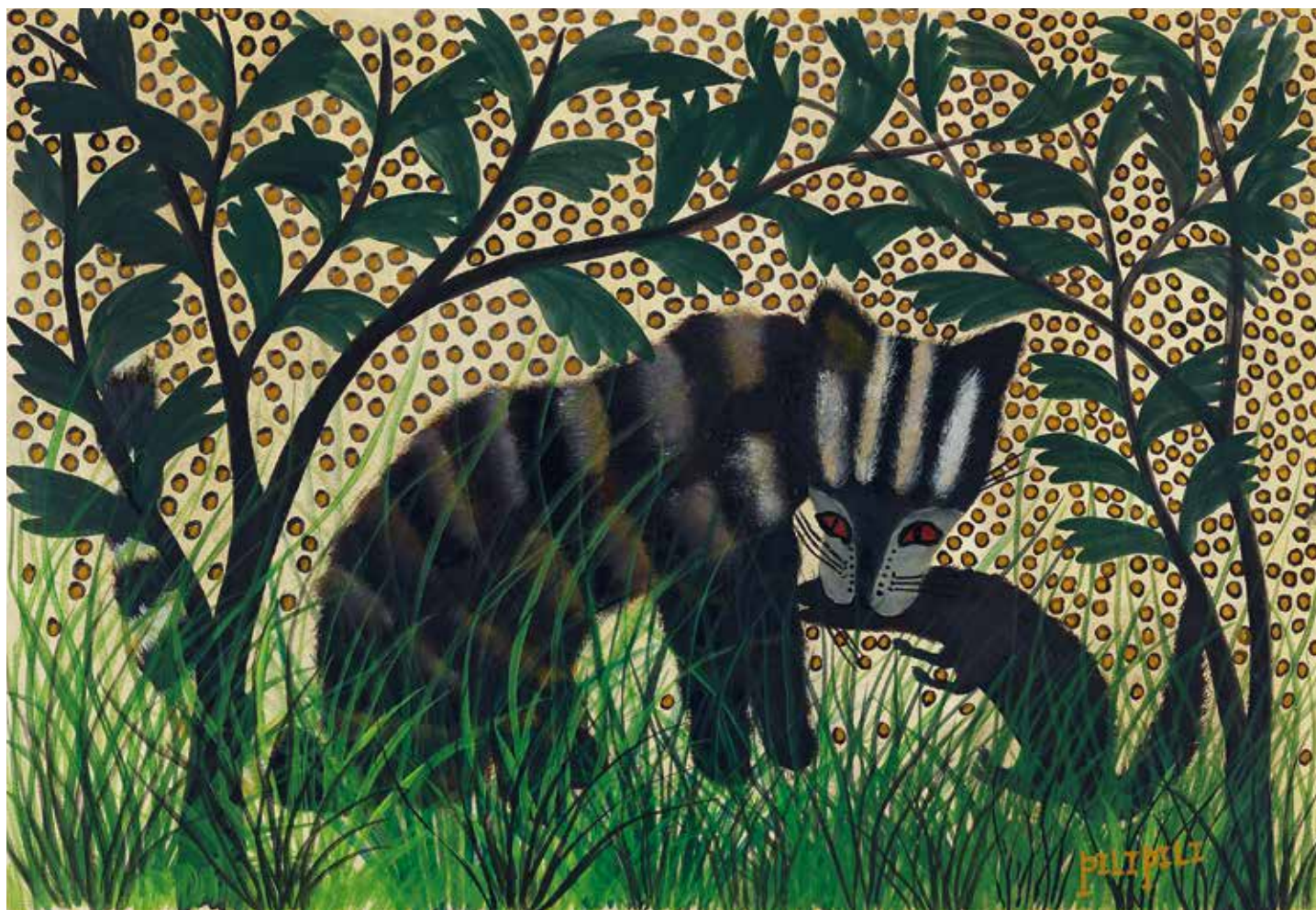
Albert Lubaki
 Sans titre, 1927
 Encres sur papier, 52 × 66 cm
 Collection André Magnin
 © Albert Lubaki

avec saveur, ces saynètes de la modernité naissante à Kinshasa. Le jeune Belge n'aura alors de cesse de faire connaître en Europe l'art si singulier de ce peintre faussement naïf, dont la touche n'est pas sans rappeler celle de l'artiste contemporain Miquel Barcelo. Réunissant 163 aquarelles, la première exposition de Lubaki se tiendra au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en 1929; d'autres suivront à Genève, puis à Paris, à la galerie Charles-Auguste Girard. On ne pouvait rêver meilleure consécration... Le bruit court cependant que derrière ce nom de «Lubaki» se cache en réalité un artiste européen, et peut-être même Rim en personne, le rédacteur en chef de la revue avant-gardiste *Jazz*. Une autre exposition verra cependant le jour à Rome en octobre 1931, mais ce sera dans le cadre de la Prima Mostra Internazionale d'arte coloniale, placée sous le haut patronage de Benito Mussolini... Bruxelles rendra un dernier hommage à Albert Lubaki et quelques-uns de ses compagnons: le peintre Djilatendo sera ainsi exposé aux côtés de Magritte et de Delvaux! Sur fond d'incompréhension et de snobisme (on préfère à ces artistes «populaires» les fétiches et les masques de l'ancien Zaïre), cette belle histoire tournera cependant au désastre et il faudra attendre des décennies pour que le génie de ces peintres soit réhabilité et leurs travaux exposés à nouveau au grand jour...

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, c'est à un Français de tomber à son tour amoureux du Congo et de sa pépinière d'artistes. Taquinant lui-même le pinceau à ses heures, le Breton Pierre Romain-Desfossés va s'installer à Élisabethville (l'actuelle Lumbumbashi) pour y fonder, en 1946, l'Académie d'art populaire indigène, plus communément appelée «le Hangar». Choisis pour leur aptitude à peindre ce qu'ils voient, les élèves sont invités à exprimer leur art et leur personnalité, et non à se couler dans quelque carcan académique européen. Le résultat sera à la hauteur des rêves les plus fous de Pierre Romain-Desfossés! Les plus talentueux des artistes du «Hangar» – Bela, Mwenze Kibwanga, Pili Pili Mulongoy, Hunga, Kayembe et Kalela – deviendront célèbres et leurs œuvres voyageront jusqu'à Anvers, Bruxelles, Paris, Rome, Londres, avant de s'envoler vers New York, en 1949! Plusieurs observateurs occidentaux jugèrent certains de leurs travaux à la limite du naïf, voire de l'enfantin. C'était sous-estimer la dimension onirique de ces jungles aux allures de paradis perdu, de cette faune et cette flore dont la sève primitiviste évoque irrésistiblement celle du Douanier Rousseau. «Cet art nous promène dans un monde où les couleurs explosent, où l'absence de perspective inverse les lois de la pesanteur, les oiseaux nagent dans le ciel et les poissons volent au fond de l'eau», résume joliment l'historien de l'art Thomas Bayet. Or, ces petits mi-

Ilunga
 Sans titre, non daté
 Huile sur papier, 35 × 43,5 cm
 Collection Pierre Loos, Bruxelles
 © Ilunga. Photo © André Morin

Mode Muntu
Kusaidia, l'entraide, 1980
 Huile sur toile, 94 × 60 cm
 Collection Michaël De Plaen
 © Mode Muntu. Photo © Michaël De Plaen



Pili Pili Mulongoy
 Sans titre, non daté
 Huile sur papier, 37 × 52 cm
 Collection Pierre Loos, Bruxelles
 © Pili Pili Mulongoy. Photo © André Morin

racles de peinture pure auraient pu, eux aussi, disparaître dans les limbes de l'oubli si le marchand d'art primitif belge Pierre Loos n'était tombé sur eux par hasard chez un ami bruxellois, il y a plus de trente ans. Ce sera dès lors une quête frénétique pour reconstituer le puzzle éparpillé de l'aventure du Hangar. À ceux qui n'ont pas eu le privilège de pénétrer dans l'ancre magique du grand galeriste belge pour contempler son trésor – plus d'une centaine d'aquarelles, de toiles et de dessins amoureux rassembles – osons ce conseil : précipitez-vous, à la mi-juillet, à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, pour admirer ces chefs-d'œuvre inclassables, telles ces scènes de chasse ou ces danses initiatiques au clair de lune transfigurées par le génie visionnaire de Bela...

Près d'un demi-siècle plus tard, l'ivresse de l'art n'a jamais cessé de souffler dans les petits villages du Bas-Congo comme dans les rues défoncées de Kinshasa. Pour preuve, l'un de ses principaux interprètes n'est autre que le théâtral et mégalomane Chéri Samba. Avec ses costumes à paillettes et ses lunettes de soleil, le sapeur incarne, à lui seul, la consécration de l'artiste africain au-delà des frontières. Samba ne se compare-t-il pas lui-même à

Picasso, au côté duquel il aime se représenter sur ses immenses tableaux aux allures de manifeste ? « Ma vie et mon œuvre sont tout un ensemble. Il y avait une joyeuse compétition entre les artistes, et pour me différencier, j'ai créé la "griffe sambaienne". J'avais mon look, mes publicités, mes banderoles devant l'atelier, lettres à en-tête et cartes de visite avec photo, mon cachet Chéri Samba... Je voulais faire une communication maximale. On n'est jamais mieux servi que par soi-même ! », a raconté l'artiste, non sans une pointe d'humour (*in* catalogue de l'exposition *J'aime Chéri Samba*, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris, 2004). Mais au-delà de ses penchants pour une publicité toute « warholienne », Chéri Samba est un immense artiste qui a su transposer l'imagerie des livres d'école ou de la propagande politique en un langage artistique direct, accessible à tous. Son seul regret ? Que ceux qui achètent ses tableaux soient essentiellement des collectionneurs occidentaux... C'est la même utopie généreuse que véhiculent les maquettes de villes en contre-plaqué et en carton de Bodys Isek Kingelez. Des cités idéales certes, mais qui proclament la confiance dans le genre humain et dans l'avenir, loin du chaos frénétique des guerres et des urbanismes lépreux. On se prend à rêver... ■

NOTA BENE

Beauté Congo, 1925-2015
Congo Kitoko, Fondation
Cartier pour l'art
contemporain, du 11 juillet
au 15 novembre 2015